

[no 1]

Album

ANECDOTIQUE.



2.

PARIS 1852.

Adolphe FONROUGE, Editeur, Place du Louvre N°10

1551

80-06230

Libr. de l'Université

L'EXILÉ.

Il fallait une préface à cet ouvrage : la première lithographie nous en servira encore mieux que tout ce que nous pourrions dire à nos souscripteurs, pour capter leur bienveillance et leur intérêt.

Elle leur dira quel est le personnage principal auquel se rallieront tous les sujets de ce recueil ; elle dira de plus à qui ce recueil s'adresse particulièrement, et, sous ce rapport, cette introduction peut passer pour une dédicace.

Mais à combien de souscripteurs cet ouvrage est dédié : l'avenir seul et l'expérience le diront. Nous désirons qu'il s'augmente chaque jour ; ni le zèle ni les efforts ne nous coûteront pour en rendre le nombre infini : le choix des motifs, l'ensemble et l'exécution du travail, le luxe typographique, et la ponctualité de nos livraisons se maintiendront toujours au niveau de l'intérêt du sujet.

Ce n'est pourtant, comme on le voit, qu'un jeune montagnard écossais montant un poney de la Calédonie, et s'abandonnant avec confiance à l'allure un peu sauvage du quadrupède à long poil. Mais ce poney, plein d'ardeur, semble connaître tout le prix de ce qu'il porte, et ne pas vouloir faire manquer le but à son jeune cavalier ; mais ce jeune montagnard est précédé par de grands souvenirs, accompagné de grandes espérances, et suivi de plus grandes destinées encore ; enfin, le jeune cavalier tout isolé qu'il paraît dans ce site inculte, est entouré de tous les intérêts sociaux, et, pour spectateurs en ses moindres actes, il a le monde entier ! De plus, ce héros de notre ouvrage a nom Henri, et, tout simple qu'il est, ce nom, on le sait habitué aux succès ; c'est pour cette raison que nous avons mis cet Album sous ses auspices.





LIBRAIRIE
NATIONALE

L'ERMITAGE DE S^t. ANTONY.



W. G. & Co.
Rt.
New York

Imp. de A. Fonrouge.

CHATEAU D'HOLYWOOD.



Del. Bénard, rue de l'Abbaye, 6.

Prions, ma sœur, prions pour notre mère.

L'ERMITAGE DE SAINT-ANTHONY.

Je meurs, et sur ma tombe.

Nul ne viendra verser des pleurs !

(GILBERT.)

ILS s'étaient promenés ensemble à cette heure où les rayons d'un soleil pâle perçant les nuages du ciel d'Écosse, éclairent les cheminées noires de la vieille ville d'Édimbourg de leur reflet mourant. Insensiblement les brouillards devinrent plus sombres, le soleil disparut et les deux enfans, tendrement enlacés, descendirent ensemble le mont Arthur.

— « Pressons le pas, ma sœur ; la nuit vient, notre bonne mère sera inquiète, sans doute !

— » Oh ! oui, mon frère, dépêchons-nous ; car jamais, je crois, ces lieux ne m'ont paru aussi tristes. Ne trouves-tu pas ?

— » Hélas ! ma bonne Louise, sans toi je ne pourrais y vivre. Tiens, mais je ne sais pourquoi je suis aussi moins gai qu'à l'ordinaire, ce soir. Tous mes souvenirs de France me reviennent à l'âme, avec le charme de nos beaux jours passés. Ce vieux château d'Édimbourg qui domine la montagne dans le lointain, me rappelle presque malgré moi notre jolie terrasse de Saint-Cloud...

— » D'où nous aurions tant de plaisir à contempler cette charmante rivière de la Seine avec ses flots bleuâtres et son cours capricieux !..

— » Et maintenant, ma sœur... Qui l'eût dit, il y a deux ans ! alors que nous étions entourés d'amis, de courtisans et de fêtes !.. Maintenant nous sommes à Holyrood !

— » On nous aimait tant à Chambord ! Des bosquets du plus vert feuillage ; des prairies couvertes de fleurs de mille nuances ; des plates-bandes entières semées de lys !..

— » Oui, et là, du moins, à chaque infortuné qui nous tendait la main, c'était un Français de plus que nous rendions heureux !..

— » Henri, je t'en conjure, ne parlons plus de cela. En rentrant, nos yeux seraient gros, nous aurions l'air bien affligés, et maman pleurerait.

— » Eh bien, oui, ma chère Louise ; parlons de tout autre chose. Aussi bien, je crois que nous avons mal fait d'abandonner notre

suite. Il fait nuit et je ne trouve plus le chemin. »

Louise et Henri, après deux heures d'une marche rapide, arrivèrent enfin au pied de la montagne d'Arthur's Seat.

L'obscurité était calme et profonde. Seulement on entendait par intervalles le tintement des cloches, éloigné et confus, qui s'échappait de la flèche Saint-André. En suivant à tâtons la route qui s'ouvrait devant eux, Henri trébucha contre un monceau de pierre. Louise poussa un grand cri.

— « Rassures-toi, ma sœur ; autant qu'il m'en souvient, nous sommes ici au milieu des décombres d'une vieille chapelle ; viens nous y reposer ; nous y serons au moins à l'abri du vent. Il est trop tard maintenant pour retourner au château ; nous courrions risque de nous perdre encore. »

Et Henri aida sa sœur à traverser les ruines de l'antique ermitage de Saint-Anthony.

— « N'est-ce pas, Henri, nous allons prier pour notre mère ?

— » Oui, ma sœur, et pour la France !!! »

Tous deux alors se mirent à genoux. Pendant quelques instans, leurs douces voix se mêlèrent comme les soupirs des anges ; puis Louise ne murmura plus que quelques mots sans suite, enlaça de ses deux petits bras le corps de son frère, puis, accablée par le chagrin, la fatigue et le froid, ferma les yeux.

Cependant l'alarme était au château d'Holyrood. Depuis plusieurs heures, accompagnée de serviteurs dévoués, Mad. de G... était à la recherche des fugitifs ; lorsque, passant à côté de l'ermitage de Saint-Anthony, elle crut entendre une voix sortir des ruines. Elle s'approche, et, à la lueur funèbre des torches, aperçoit Louise endormie sur le socle brisé de l'autel, et Henri à ses côtés, toujours à genoux et en prières.

— « Eh bien, monseigneur, dit Mad. de G..., que faites-vous en ces lieux ?

— » Ah ! madame, vous m'avez réveillé... Je me croyais au tombeau de mon père !.. »

L'ALBUM ANECDOTIQUE donnera par an 48 lithographies ou gravures qui formeront un volume.

Il paraît une livraison le second et le dernier dimanche de chaque mois; la première a paru le 8 avril 1832.

Chaque livraison est composée de deux lithographies ou gravures, avec une couverture élégante dans laquelle seront imprimées les anecdotes qui en auront formé le sujet.

Prix de l'Abonnement :

Pour trois mois. 9 fr.
Pour six mois. 18
Pour l'année. 36

ON S'ABONNE A PARIS :

Chez A. FONROUGE, marchand d'Estampes, éditeur, place du Louvre, n° 10, vis-à-vis la Colonnade;

Au bureau de BRID'OISON, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 36;

Chez DENTU, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 13;

Madame LEPY-DANVILLE, rue St.-Honoré, n° 348.

HIVERT, libraire, quai des Augustins, n° 55.

A Toulouse, chez SÉNAC, libraire;

A Nantes, chez MERSON, libraire;

A Rennes, chez madame FROUT, libraire;

A Lyon, chez PYTRAT, libraire;

Et chez tous les marchands d'Estampes et Libraires de la France et de l'Etranger.

Nota. 1500 exemplaires de la première livraison ont été distribués le 8 avril 1832. Les personnes qui désireront recevoir les livraisons suivantes, sont priées d'en donner avis aux adresses ci-dessus, en envoyant le montant de leur abonnement. La deuxième livraison paraîtra le dimanche 29 avril 1832.

CHAQUE FEUILLE DE L'ALBUM SE VEND SÉPARÉMENT : 1 FR. 50 CENT.

Imprimerie de Duressois; quai des Augustins, 55.

1832.
Dimanche 11 Août.

ALBUM

PRIX
De l'Abonnement

BUREAU

Place du Louvre, 10,
VIS-A-VIS LA COLONNADE,

ANECDOTIQUE.

Pour Paris,

TROIS MOIS. 9 FR.
SIX MOIS. 18
UN AN. 36UN FRANC DE PLUS PAR TRIMESTRE POUR
LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER.

L'ALBUM ANECDOTIQUE donne par an 48 lithographies ou gravures. Il y a deux livraisons par mois, composées chacune de deux lithographies ou gravures et d'une feuille de texte. Elles paraissent très-exactement le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois. Les réclamations doivent être adressées, franc de port, aux bureaux de L'ALBUM. — Les insertions dans les colonnes d'annonces se paient 1 franc par ligne. — Chaque feuille de l'ALBUM se vend séparément 1 fr. 50 cent.

LITTÉRATURE.

L'ÉLYSÉE BOURBON.

L'*Elysée Bourbon* est un livre tout petit de format, mais très-gros d'esprit; c'est le résumé épigrammatique des déceptions nombreuses de la révolution de juillet, le désenchantement en 250 pages de quelques cent mille hommes chauds de cœurs, dupés par des ambitieux plus froids.

On trouverait bien des modèles à l'Américain Brown, qui vient à Paris exprès pour admirer la révolution de 1830, et qui, de surprise en surprise, tombe dans une sorte d'anéantissement moral, et se rembarque; aussi malade de ses regrets que du choléra, ce digne pendant de l'autre fléau.

Il n'y a pas de nom d'auteur inscrit sous le titre de l'*Elysée Bourbon*, et c'est une modestie inutile; car, à cette verve entraînée de jeune homme, à ce rire mordant, qui poursuit encore après qu'il a cessé de se faire entendre, à ce style brillant, facile, dont chaque mot est une pensée, on reconnaît sans peine l'auteur de livres charmants, et de feuilletons qui valent des livres.

Je voudrais bien vous citer ce chapitre délicieux, intitulé *To hu bo hu*; mais il est au nombre de ces choses que l'on se dispute dès leur naissance. — Déjà le *Revenant*, ce spirituel journal, qui s'est fait une arme puissante de la plaisanterie, l'a offert à ses abonnés, et vous le connaissez sûrement.

Je voudrais bien aussi que l'espace me permit de vous faire connaître *Le Chien du Louvre*, ou bien *Les Maisons de plaisance*, ou bien d'autres chapitres encore qui se disputent d'élégance et de raillerie puissante; mais pourquoi choisir quand tout est bon? Vous lirez ici le chapitre sur *les Salons*, en attendant que vous lisiez le reste dans le livre lui-même.

Nous avons toujours eu en France une réputation de causerie amusante; longtemps notre conversation a été citée comme un modèle de grâce, de facilité et de libre allure; nous seuls savions causer parmi les peuples de l'Europe; nous étions vifs, railleurs, effleurant tous les sujets; toujours ouverts à la gaieté, à la bonne humeur. Si vous saviez ce qu'est devenue même cette gloire sans prétention; si vous saviez combien nos salons sont tristes et ennuyés; comme on y cause peu, comme on y cause mal!

Le dix-huitième siècle surtout avait compris l'esprit, les ressources, le jeu de la conversation; celle du siècle précédent était trop grave, trop montée, trop pédante; chacun parlait à son tour; on citait des vers entiers, des lambeaux de prose, du grec, du latin. Heureusement, le dix-huitième s'y prit tout autrement; il eut moins de prétention; il comprit que des discours de tous les jours devaient être différents des livres, plus libres, plus dégagés; avec un langage sans limites, sans lois, sans formes arrêtées et convenues, tout en traits, tout en saillies, il sut causer.

D'abord, nous, hommes d'un autre siècle, nous avons compris que c'était là une heureuse manière de passer les soirées, que de s'entretenir de sujets et d'autres sans gêne, sans efforts d'esprit, et notre conversation s'était efforcée tout en restant enjouée, vive et spirituelle, de devenir aussi plus grave et plus posée; d'aborder certains sujets, certaines matières, souvent plus aisées à discuter avec la vivacité du langage, les saillies de l'à-propos, que dans un chapitre d'ouvrage. A une certaine époque, vous auriez donc encore trouvé dans nos salons, à côté de discussions politiques, de questions philosophiques, des questions de littérature, de beaux-arts, la nouvelle du jour, le drame en vogue, le programme des fêtes, des bals de tout un hiver; aujourd'hui rien de tout cela.

Soit que nous regardions le mérite de la conversation comme trop au-dessous de nous, où que notre humeur, comme nation, ait changée tout d'un coup, nous ne causons plus.

Autrefois, on savait passer les soirées avec la méditation, le persiflage, tout en attendant les cartes; aujourd'hui, on ne joue plus aux cartes, on ne médite même plus.

Si par hasard on cause dans un salon, c'est toujours de politique; les journaux ont remplacé les cartes: il y a telle maison où on parlait autrefois littérature et beaux-arts, qui se trouve transformée maintenant en club, en assemblée politique.

La politique est dans les salons: dans celui-ci, on fait de l'opposition; dans celui-là, de la république; les séances de la chambre se prolongent jusque dans la soirée. On délibère, on s'interrompt, on s'échauffe, la paix et la guerre, le budget, les chambres, le bill de réforme, mouvement, juste-milieu, principes, dynastie, quasi-légitimité. Les femmes écoutent sans comprendre.

Quelques-unes ont voulu se mêler aussi de politique; elles ont lu les journaux, elles se sont fait une opinion: nous avons des femmes du mouvement, des femmes du juste-milieu; ce sont celles qui s'ennuient le plus.

Nous aimions à danser autrefois; nous avions des bals; toutes nos nuits étaient prises. Nous n'avons plus de bals, ou bien, si nous dansons, c'est pour les pauvres, pour les Polonais, pour tous les misérables; nous n'avons cependant pas osé danser pour les cholériques.

Depuis *la Parisienne*, on ne chante plus, ou, si l'on chante et si l'on fait de la musique, c'est encore pour les Polonais et pour les indigènes.

Ainsi, autrefois, un salon de Paris, c'était tout ce qu'il y avait de plus varié, de plus gai, de plus fou, de plus amusant; à présent, c'est tout ce qu'il y a de plus monotone, de plus languissant; une conversation terre-à-terre, avec des pauses, des lacunes, des redites. On cherche à s'échauffer pour rire, on prend son élan pour se divertir, et on ne se divertit pas, et on garde son sérieux.

Nous avons eu tant d'ennui, tant de nouvelles fausses ou indifférentes, tant de faux bruits, de séditions, de conspirations qui ne menaient à rien; tant de ridicules, de petites ambitions, de luttes de partis, tout cela après avoir fait une révolution; tout cela depuis deux ans!

Nous voulons oublier la politique, suspendre les discussions, attendu qu'elles ne nous mènent à rien; nous voulons nous réunir aux dames qui font cercle là-bas, à l'écart, dans un coin du salon.

Causons: mais de quoi? Des théâtres; mais quand on a dit qu'ils étaient morts, que les pièces qu'on voit par hasard sont si horribles ou si niaises, qu'on rougit d'en parler; ensuite, qu'ajouterez-vous à ce sujet? Parlerons-nous de littérature, de poésie? Mais vous savez bien qu'en fait de poésie, nous n'avons plus que les vers de M. Viennet, dont il est impossible de se moquer, parce qu'ils sont au-dessous du quolibet et de la raillerie. Parlerons-nous de peinture, de beaux-arts? Mais on nous promet le Musée pour cette année, et voilà qu'on l'ajourne au plus fort de notre ennui!

Pour le présent, nous nous trouvons sans littérature, sans livres, sans peinture, sans Musée, sans poètes, sans musiciens, sans artistes, sans gloire, sans grandeur, sans délassement, sans plaisirs; dites-nous, je vous prie, ce qui nous reste?

Un frisson le prit aux lèvres, aux artères et partout le corps; il étendit les bras, et poussa un bruyant bâillement.

Je bâillai aussi.

Thibé (1) aussi bâilla.

Puis l'Américain alluma sa pipe, et moi la mienne; nous prolongeâmes très-agréablement la soirée sans rien dire et sans rien penser.

Ce sont là les seules heureuses soirées que je connais dans l'atmosphère épaisse et fatiguée où nous vivons.

(1) Belle chienne de Terre Neuve.



L'EXILÉE.

I.

Le vent vient des rives de France,
Sur le flot, en passant, il murmure, je croi.....
Seule sur ce rocher, seule dans ma souffrance,
O mon pays, tout me parle de toi.

II.

Le cri plaintif de l'onde amère,
L'arbre que l'air agite et courbe près de moi,
Le brouillard où se perd ce vallon solitaire,
O mon pays, tout me parle de toi.

III.

Au loin si quelque blanche voile
Apparaît tout-à-coup, elle brille pour moi
Comme pour le marin, dans l'orage, l'étoile ;
O mon pays, tout me parle de toi.

IV.

Tes malheurs frappent mon oreille ;
O France, dans mon cœur ils ont jeté l'effroi ;
Ne crois pas, dans l'exil, que mon amour sommeille...
O mon pays, tout me parle de toi.

V.

Bonheur, paix, infortune et guerre,
Revivent à ton nom, et tout s'éveille en moi,
Chaque écho te connaît, ta voix remplit la terre ;
O mon pays, tout me parle de toi.

VI.

Dans ces champs souvent sans verdure,
A travers ma pensée, hélas ! je te revoi :
Mes souvenirs heureux, mon cœur et la nature,
O mon pays, tout me parle de toi.

L'EXILEE.

Paroles de M^r A.D.

Musique de Jules PICCINNI.

Prix 2^f

A PARIS, Chez A. FONROUGE, Editeur de l'Album Anecdotique, Place du Louvre N^o 10.

Melancolico.

PIANO.

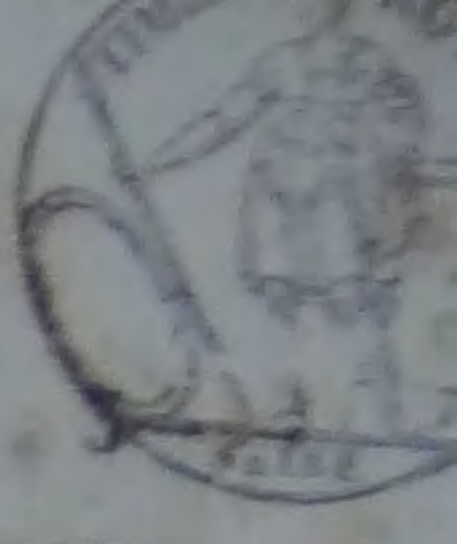
The piano introduction consists of two staves. The right hand features a continuous eighth-note melody in a minor key, marked with a section sign (§). The left hand provides a simple harmonic accompaniment with chords and single notes.

fin.

The first system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line begins with the lyrics "Le vent vient des rives de France sur le flot en passant il mur-mu-re je crois seu-". The piano accompaniment continues with the same eighth-note melody in the right hand and chords in the left hand.

The second system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics "le sur ce ro cher seu - le dans ma souffrance ô mon pays tout me par - le de toi". The piano accompaniment remains consistent with the previous system.

The third system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line concludes with the lyrics "le cri plain-tif de l'onde a-mè - - re l'ar-bre que l'air agite et courbe près de". The piano accompaniment continues until the end of the system.



moi le brouillard où se perd ce vallon so-li - tai re ô mon pa - ys tout me par - le de

toi le brouillard où se perd ce vallon soli - tai - - re ô mon pa - ys tout me parle de toi.

2^{me} C^t Au loin si quel-que blan-che voi-le appa - rait tout à coup et - le brille pour moi com-
me pour le ma-rin dans l'orage l'étoile ô mon pays tout me parle de toi tes malheurs frappent mon oreil -
le ô France dans mon cœur ils ont je-té l'ef-froi ne crois pas dans l'ex-il que mon a-mour som-meille ô mon pa-
ys tout me par-le de toi ne crois pas dans l'ex-il que mon a-mour som-meille ô mon pa-ys tout me par-le de toi.

3^{me} C^t Bon-heur paix in-fortune et guerre re - vivent à ton nom et tout s'éveille en moi chaque é -
cho te connaît ton nom remplit la terre ô mon pa-ys tout me parle de toi dans ces champs souvent sans verdu - -
re à travers ma pen-sée hé-las je te re - vois mes sou-venirs heu-reux mon cœur et la na - tu-re ô mon pa-
ys tout me par-le de toi mes souvenirs heu-reux mon cœur et la na - tu-re ô mon pa-ys tout me par-le de toi.



UN BAL EN 1828.

n° 18.

Paris, chez M. de la Harpe, Palais National.

Laf. de Honroing.

UN BAL EN 1828.

Il était dix heures du soir; tous les salons du pavillon Marsan resplendissaient brillamment illuminés; les fenêtres étincelantes de lustres qui percevaient à travers les draperies ondoyantes, jetaient sur la voir un reflet de la fête; et le peuple de Paris, à qui l'on n'avait pas dit encore qu'il devait plus aimer la mère d'Henri, souriait à ses joies, et trouvait de la sympathie pour ses plaisirs.

On voyait alors ce luxe élégant qui s'élevait dans la ville comme un fleuve déboulant, et donnait l'abondance à une foule d'ouvriers.

Il venait là ce peuple, il se pressait sous les balcons, comme plus tard sous les barricades. — Qu'y a-t-il? disait-on, une fête... Ah!... Et l'on allait voir. — Un an plus tard: Qu'est-ce? entendait-on dire... Un combat!... et l'on courait encore, car un combat, c'est aussi une fête. — Aux trois quarts de ces hommes qui allaient offrir leurs poitrines à la mitraille, il n'eût pas fallu en demander davantage. — L'homme du peuple se battait parce qu'on se battait, parce qu'il avait senti la poudre, et qu'il voulait sa part de coups et de plaisir, plaisir prestigieux comme l'ivresse, et qui entraîne.

Ce soir-là, deux ans avant le combat, c'était un plaisir plus calme: c'étaient des danses, des rires, c'étaient de jeunes femmes en toilettes étincelantes, les yeux animés par le plaisir et la joie du bal; c'étaient des jeunes gens en habits de soir et de nuit, toute une époque travestie, la cour de France reculée d'un siècle, c'était la duchesse de Berry sous le costume de Marie-Stuart, et le duc de Chartres qui essayait la royauté sous le costume de François II. — Il avait pris pour la soirée une royauté d'empeunt, une royauté de costumier, qui tient aux habits comme les royautés de théâtre. — Si quelqu'un lui eût dit alors que cette royauté lui allait, et qu'il retiendrait quelques fragments de son rôle, il eût haussé les épaules, le duc de Chartres d'alors; et peut-être se fût-il plaint de cette flatterie comme d'une injure, tant il avait un cœur de sujet sous ses habits de roi, tant il semblait soumis et dévoué à sa reine, à la proscrie d'aujourd'hui, lui qui porte maintenant une cocarde tricolore et qui écrit aux Nantais pour leur exprimer ses regrets de n'avoir pu se mêler à eux et courir sus à Marie-Stuart.

Mais n'importe!... ce soir, il dansait; son épée était de parade, et sa récompense était un sourire. — Peut-être, si on le lui demandait, dirait-il qu'il regrette le costume de François II, beau costume riche et joyeux qui ne gênait pas à porter.

La marche de ce bal était brillante, lorsqu'au milieu des bouges étincelantes des salons dorés, Marie-Stuart s'avança dans toute sa splendeur.

Il y avait là bien des noms que l'on retrouve maintenant sur les listes de proscription. Ils étaient tous là brillants et animés, ils avaient l'air, avec leurs habits du XIX^e siècle tous les soins cuisins de l'avenir; ou, si quelque pensée inopportune venait à les poursuivre, elle s'éteignait bientôt sous les sons bruyants de l'orchestre, au milieu de l'éclat pétillant des voix folâtres et des rires charmants des jeunes filles. C'était pourtant la dernière fête de la royauté, le dernier beau jour de son automne; l'hiver allait venir sombre et malheureux; la mine était creusée sous le bal et tout allait bientôt s'écrouler: François II seul devait rester au-dessus de la foule en s'accrochant au trône pour ne pas tomber.

C'étaient d'abord, à la tête du cortège, des gardes du corps, des gendarmes suisses et des pages du dauphin de France; puis venaient les six maréchaux au nombre desquels on voyait monsieur de Ménerbes représentant l'amiral de Coligny; ce fidèle monsieur de Ménerbes que l'on disait il y a quelque temps fusillé par les soldats de François II.

Puis il venait, lui aussi, dans toute sa richesse, François dauphin de France, et à sa suite neuf gentilshommes échelonnés sur trois rangs.

Et c'était, immédiatement après, l'entrée de Marie-Stuart avec ses pages, ses dames d'honneur, les princesses du sang. — Un tel échoué par les diamans se reposait sur de rians visages,

et se laissait entraîner fasciné par cette foule de femmes si jeunes et si jolies.

Eh bien! là encore des noms de proscrits. — Madame de La-rochaquelein, qui nous a fait voir, elle aussi, combien il y avait de courage dans une femme; et qui, toute parée encore, toute parfumée de ses habits de bal, a montré aux hommes où se tenait la fête qu'il fallait enrichir, le salon où se rassemblait le cortège de Marie-Stuart.

C'était un beau spectacle que cette cour toute parée de riches habits et de frais visages, montant, folâtre et joyeuse, à travers les lignes d'architecture du pavillon Marsan: tous ces gentilshommes en manteau court, la toque au floquet de plumes placées sur l'oreille, l'épée au côté, et la tête fièrement relevée, il faisait bien les voir, présentant le poing à chaque dame pour lui servir d'appui. — Or, les pierres, les étoiles brillantes jetaient autant d'éclat que les candelabres; c'était toute joie, tout amour, toute confiance, comme si l'on pouvait avoir confiance dans une royauté, même dans ces royautés d'un soir.

Les spectateurs de cette belle fête attendaient dans le salon de Mademoiselle. — Les hommes en habit habillé, les femmes vêtues de blanc pour mieux faire ressortir l'éclat des costumes historiques.

Selon l'ancien usage, *Madame* alla s'asseoir sur un trône, qui lui avait été préparé dans une vaste loge, en forme d'amphithéâtre. Cette loge était toute entière tapissée de velours nacarat semé de fleurs de lys d'or, et décorée de cartouches et de gonfalons aux armes et aux devises de France et d'Écosse.

La princesse, dans le costume historique, couverte de diamans dont le prix pouvait s'élever à plus de trois millions, rappelait de la manière la plus frappante les portraits de la reine d'Écosse. — François, dauphin de France, représenté comme nous l'avons dit, par M. le duc de Chartres, se tenait près d'elle, debout et découvert. — Les autres personnages prenaient place chacun selon leur rang.

Quant tout fut ainsi, un page s'avança qui vint annoncer la visite de la reine-mère d'Écosse. — Et en effet, on vit venir Marie de Lorraine, appuyée sur le bras de François de Guise. — Et elle avait aussi ses dames et ses officiers.

Toute cette nouvelle compagnie, brillante comme la première, et semée de pierres, prit à son tour place sous le dais, et les danses commencèrent.

C'était alors l'instant de la joie, l'instant où les jeunes filles s'agitent sur leur siège, et comptent leurs danseurs en remuant impatientement leurs petits pieds. Pourtant il fallut attendre encore pour beaucoup d'entre elles, car c'était là un quadrille privilégié, un quadrille des plus gracieux, et réglé par Gavot, où l'on n'eût pas soupçonné la science, tant il y avait de grâce dans les mouvements réunis de ces jeunes femmes, vives et légères, séduisantes et modestes.

Puis, bientôt l'étiquette, même cette étiquette de danse et de joie fut laissée de côté; alors les quadrilles en ordre, isolés au milieu du vaste salon; alors vint notre danse, la danse joyeuse et confuse, qui glisse et s'entrelace au bruit de l'archet sonore; c'était le bal dans son tumulte, épaes et bouissant.

Et *Madame* était là, gracieuse et bonne, faisant à tous les honneurs de sa fête; heureuse qu'elle était de tant de bonheur qu'elle donnait, et prodiguant sa grâce en reine.

Et François II, le duc de Chartres! Il dansait, il courait sans souci d'une danseuse à une autre, tout dauphin qu'il était. — Il se livrait en jeune homme à la galop bruyante, et donnait le signal aux danseurs...

Maintenant, rêve-t-il parfois de cette nuit où il présentait sa main empressée à la mère d'Henri V? — Quelles sont alors ses pensées?... Tachez que M. Desmortiers vous le permette, et faites cette question.

Il est, au reste, facile d'y répondre: quand on vous parle de Marie-Stuart et de François, vous n'avez qu'à montrer du doigt une cocarde et la Vendée.

Annales.

Pour paraître

LE LUNDI 20 AOÛT :

THE FIDELITY.

Cette gravure anglaise, à la manière noire, représente Henri V en costume écossais; auprès de lui veille un beau chien. Le fond du tableau est un paysage dessiné d'après nature pris des environs d'Edimbourg. Dans le lointain, on aperçoit tout le château d'Holyrood et les premières maisons de la ville.

Chez A. FONROUGE, éditeur, place du Louvre, n° 10.

Prix 6 fr.
En couleur 15 fr.
Avant toutes lettres. . . 20 fr.

Librairie d'URBAIN CANEL, rue du Bac, 104,
Et d'AD. GUYOT, place du Louvre, 13.

L'ÉLYSÉE BOURBON

ORNÉ D'UN PORTRAIT

DE S. A. R. MADAME,

DUCHESSE DE BERRY,

Paris, 1832. Prix : 4 francs.

LIBRAIRIE DE DENTU,
Rue d'Erfurt, n. 1 BIS, et Palais-Royal, Galerie
d'Orléans, n. 13.

QUELQUES ESSAIS

PAR ED. BRICON.

Paris, 1832. Prix : 2 francs 50 cent.

UNE MÈRE

ROMANCE

Dédiée aux amis de la VEUVE et de l'ENFANT,

PAROLES DE DE M....

Musique et accompagnement de piano,

PAR MAURICE DE RAOULX,

Ancien guitariste du S. A. R. Madame, duchesse de Berry.

Paris, 1832. Prix : 2 fr.

Chez l'Éditeur de l'Album Anecdotique,
Place du Louvre, n° 10,

Chez l'Auteur, rue Plumet, n° 4 bis.

Et chez tous les marchands de musique.

La pierre représentant la fête de la Saint-Henri, qui avait été cassée sous presse, et que nous avons fait refaire, n'ayant été terminée qu'aujourd'hui 12 août, nous avons l'honneur d'annoncer à nos abonnés qu'ils la recevront avec la prochaine livraison de l'Album.

QUELQUES ESSAIS.

Sous le titre modeste de quelques essais, M. Edouard Bricon vient de faire paraître des pièces fugitives, qui sont comme un album mélancolique de sa vie. La plupart des journaux ont cité des fragmens de ces pièces pleines de charmes et de sensibilité. Les suivans viennent comme d'eux-mêmes se placer dans le recueil que nous publions, et seront sans doute bien accueillis de nos lecteurs.

Qu'ai-je donc fait pour l'infortune?
Pourquoi donc cet ennui cuisant?
Ce souvenir qui m'importune;
Moi qui ne suis qu'un jeune enfant?
Mais je me plais dans ma misère :
D'un vain pouvoir, dernier lambeau!
Hélas! sur la terre étrangère,
Je n'ai besoin que d'un tombeau!

Celui qui plonge mon aurore
Dans une épouvantable nuit,
Peut, s'il le veut, changer encore
Le noir destin qui me poursuit.
Il suffit à mon innocence,
Ce consolateur de ma foi :
C'est lui qui m'éloigne de France ;
Mais il est encore près de moi.

Faible arbrisseau que l'aquilon
A porté loin de sa patrie,
Reviens de ton premier vallon
Ranimer la mourante vie!
A ton aspect éblouissant,
Une aurore de l'espérance
Dissipera le noir couchant
Du beau séjour de ta naissance!

N'es-tu pas celui qu'au berceau
L'on consultait comme un oracle?
Celui qui naquit d'un tombeau?
N'es-tu pas l'enfant du miracle?
Que tes innocentes douleurs
Froissent mon âme désolée,
Enfant qu'ont fait naître nos pleurs
Sur l'humble croix d'un mausolée!

Nous avons pris les deux premières strophes que nous citons dans une pièce intitulée : *Le Départ*. Les suivantes sont extraites *Des Vœux*. Nous regrettons de ne pouvoir faire de plus longues citations.

Il y a dans les essais de M. Edouard Bricon tout ce qui produit les plus douces inspirations : il y a de l'amour, de la religion, de la douleur, des regrets pour le passé, et de l'espérance pour l'avenir!

ON S'ABONNE A PARIS :

Au Bureau de l'Album anecdotique,
chez A. FONROUGE, éditeur, mar-
chand d'Estampes, place du Louvre,
n° 10.

Chez DENTU, libraire, Palais-Royal, ga-
lerie d'Orléans, n° 13;

DANS LA PROVINCE.

A Aix, chez AUBIN, libraire ;
A Alençon, chez madame PETIAT-FLEURY,
libraire ;

A Amiens, au bureau de la Gazette de
Picardie ;

A Angers, chez CHATEAU, libraire ;
A Besançon, chez MONNOT, libraire ;

A Blois, chez D'ARNAUD-BERREYER, li-
braire ;

A Boulogne-sur-Mer, chez Doyer aîné,
libraire ;

A Bourges, chez MANCERON, libraire ;
A Caen, chez MANOURY, libraire ;

A Châlons-sur-Saône, au bureau de la
Gazette de Bourgogne ;

A Chartres, chez POIGNANT, libraire ;
A Clermont-Ferrand, chez THIBAUT-

LANDRIOT, libraire ;

A Dijon, chez FEUCHOT, marchand d'es-
tampes, place Saint-Etienne.

A Fontenay-le-Comte, chez NAINTEZ-DE-
FONTAINE, libraire ;

A Grenoble, chez PRUDHOMME, libraire ;
A Laval, chez LAURENT, marchand d'es-
tampes ;

A Lille, chez VANACKÈRE, père, libraire ;
A Lizieux, chez TISSOT, libraire ;

A Lorient, chez CARRÈS, libraire ;
A Lyon, chez PITRAT, libraire ;

Au Mans, chez BELON, libraire ;
A Marseille, chez PEYRON, dépositaire de
journaux, rue Palud.

A Metz, chez MERSCH-MARÉCHAL, mar-
chand d'estampes, rue du Petit-Paris, n. 3.

A Montpellier, chez SEGUIN, libraire ;
A Nantes, au bureau de l'Ami de l'Orléan.

A Nevers, au bureau de la Gazette de
Nivernais ;

A Nîmes, chez GERVAIS, rue de l'Aspie ;
A Niort, chez FAUGET-BRISSET, libraire ;

A Orléans, au bureau de l'Orléanais ;
A Reims, chez LEDOYEN, libraire ;

A Rennes, chez madame FROUT, libraire ;
A Riom, chez E. THIBAUT, libraire ;

A La Rochelle, chez PAVIE, libraire ;
A Rouen, chez FLEURY, libraire ;

A Saint-Brieuc, chez PRUDHOMME, libraire ;
A Sens, chez TH. MALVIN, libraire ;

A Strasbourg, chez LEVRAULT, libraire ;
rue des Serruriers, n. 33 ;

A Toulouse, chez SÉNAC, libraire ;
A Tours, chez mademoiselle ACCER, li-
braire ;

Et chez tous les Directeurs des postes-
marchands d'Estampes et Libraires de la
France et de l'Etranger.

A. FONROUGE.